

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## « Le (dernier) Semestre du professeur Gérard (Omer Marin) Bessette et la suite »

Réjean Robidoux

Number 19, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40561ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robidoux, R. (1980). Review of [« Le (dernier) Semestre du professeur Gérard (Omer Marin) Bessette et la suite »]. *Lettres québécoises*, (19), 23–25.

## « *Le (dernier) Semestre du professeur*

Gérard (Omer Marin) Bessette et la suite »



Photo : Athé

[. . .] « tourner la page mais sans l'oublier car il me reste à l'écrire à décrire ce demi-semester houleux-accidenté (jaugé selon ma petite échelle de pédagogue narcotownien bien tranquille) à le revivre dans un état second pour me (re)catharsiser de mes fantômes en espérant que je saurai — malgré la récenteté de ce vécu-revécu — imaginer la distanciation idoine à la rédaction d'un insolite roman-bilan . . . » (p. 278)

Qui écrit ces lignes, les dernières, du *Semestre* où se trouve formulé le projet du roman que, en les lisant, j'achève de traverser ? Bien sûr, c'est le dénommé Omer Marin : celui-là même qui dit « Je » dans le monologue direct et qui,

comme narrateur, coiffe le récit à la troisième personne servant de cadre au déroulement recréé des faits et des pensées. Mais la tentation est forte pour le lecteur d'établir les équivalences univoques de ce fichu personnage avec

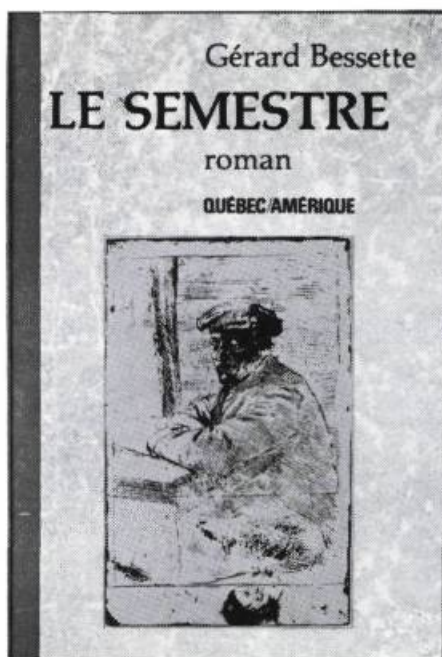
son créateur qui, du reste, ne se prive pas non plus, à l'occasion, de montrer le bout de son nez (et bien d'autres choses encore). « Ainsi », dit sans ambages et très tôt dans le livre celui censément dont on lit le nom sur la couverture, « dans cette espèce de roman qui s'intitulera probablement *Le Semestre* je n'ai pas dit pourquoi le protagoniste Omer Marin (qui est plus ou moins moi) se met à écrire une espèce de récit de son dernier semestre (qui fut-est peut-être son dernier semestre d'enseignement). Mais sans doute ne sait-il pas lui-même (pas plus que moi) les motifs-pulsions-impulsions qui l'incitent à entreprendre ce drôle de récit-chronique-roman. » (p. 21)

Il y a un an (*Lettres québécoises*, n° 15, août-septembre 1979) à propos de *Mes romans et moi* qui se voulait expressément une oeuvre de « mémoires », j'ai tenu à souligner un certain aspect de « fiction ». À l'inverse, cette fois, on ne peut éviter de parler d'« autobiographie » dans ce qui n'est pourtant pas autre chose qu'un roman. Le projet lui-même est de type proustien, et d'ailleurs la référence critique à l'auteur d'À la recherche du temps perdu est donnée explicitement dans le texte (p. 258). Nous trouvons donc ici affirmée dans l'intention et dans la réalisation la structure d'un « roman-bilan », plein de renvois à des faits et gestes personnels vécus (ou inventés) mais toujours stylisés. Il ne faut pas s'y méprendre toutefois. Au fond, chacune des oeuvres précédentes de Gérard Bessette, nourrie des expériences de l'auteur, réelles ou possibles — dont, au surplus, le présent récit nous fournit bien des clefs, à propos par exemple de *L'Incubation* ou du *Cycle*, voire des épiques *Anthropoïdes* ou de la brève *Romance* — était aussi à sa façon et à son heure un roman-bilan.



La ressemblance anecdotique délibérément suraccusée vise à leurrer le lecteur. On nous passe tant de clefs, vraies ou fausses, qu'il devient illusoire et surtout inutile de vouloir s'en servir. Et d'ailleurs, pourquoi ? Ce n'est pas dans une dimension historique — reconstitution-confession-mémoires d'une vie vécue — qu'il faut chercher la vérité de l'ouvrage. Le filon autobiographique peut être tour à tour amusant ou irritant pour le lecteur, il n'a sans doute d'intérêt — thérapeutique — que pour l'auteur qui se plaît à tracer les pistes et tout autant à les brouiller. Le Gordon Blackwell de ce *Semestre*, par exemple, est certes proche parent de son homonyme de *L'Incubation*, et l'un et l'autre renvoient — mais jusqu'à quel point ? — à feu Glen Shortliffe qui fut une bonne dizaine d'années le compagnon d'incartades de Gérard Bessette, en plus d'en être le collègue et le traducteur, mais, somme toute, qu'importe que ce qu'on lui attribue corresponde ou non à la réalité ? Il n'en reste pas moins que certains coups de patte où l'émergence de la fiction est ambiguë peuvent être troublants pour le lecteur qui a un peu (très peu, trop peu) connu les personnes mises en cause. À ce point de vue, ce que j'apprécie le plus ce sont les règlements de compte avec soi-même à quoi se livre allègrement le personnage (et derrière lui, l'auteur) tout au long du récit. La non-complaisance à l'égard de soi fait un très heureux contrepoint à la rosserie vis-à-vis des autres. D'autant plus que, en l'occurrence, l'ironie est l'une des composantes de l'intériorité qui constitue l'un des aspects les plus importants de la signification de ce *Semestre*.

Nous avons en effet ici un roman où la condition du professeur est vue et représentée du dedans et, si j'ose dire, pour le meilleur et pour le pire, du tréfonds (même scabreux). En cela, *Le Semestre* (1979) est très distant des *Pédagogues* (1961) où les enseignants, tout aux luttes sociales et à la vie mondaine, n'étaient jamais montrés préparant ou donnant des cours. Tel n'est évidemment pas le cas d'Omer Marin pour qui toute l'existence — ou sa remémoration —, passé et présent, maladie et santé et jusqu'à la vie sexuelle, s'intègre, et parfois de façon cocasse, à la fonction pédagogique. Sur



tous les plans (anecdotique, critique, esthétique), le professeur Omer Marin est en situation d'inventaire et de récapitulation.

Presque sexagénaire, au bord d'une retraite anticipée et non encore bien remis de la sérieuse maladie qui lui a fait manquer une partie de l'année scolaire, l'universitaire un peu désabusé connaît une bonne fortune inespérée. Il est entraîné avec l'une de ses étudiantes « anglotes » dans une aventure sentimentale et charnelle qui non seulement le comble mais qui lui permet (surtout) de rêver, revoir, revivre, par analogie, ressemblance ou



contraste, tout son passé amoureux, conjugal et passionnel.

Le prétexte ou le mobile (en tout cas l'occasion) de l'exploit érotique est offert par l'analyse psychocritique de *Serge d'entre les morts*, roman (1976) de Gilbert La Rocque, qui, en vertu d'une décortication systématique très détaillée, décelant un jeu de correspondances des plus serrées, colle au devenir des personnages du *Semestre* comme une nécessité d'explication intime. Mais c'est aussi l'occasion pour le narrateur (psycho-)critique de relater avec insistance son cheminement global depuis « l'époque où il croyait encore à la « littérature pure », influencé sans doute par Mallarmé Valéry et consorts qu'il avait intensément admirés » (p. 11) jusqu'à l'instance plus récente (actuelle) où « devenu freudien-mauronien-psychocritiqueur il ne séparait plus l'homme (profond) de l'oeuvre ni le prof du cours » (p. 11). Et le reste naturellement s'ensuit.

Quant au style, pour réaliser adéquatement sa rétrospective générale, le romancier Marin (Bessette), bien au fait de sa « manie-compulsion de changer sans cesse de technique » (p. 267), a inventé une écriture narrative qui fait en quelque sorte la somme de toute son oeuvre antérieure, réunissant les ressources essentielles des manières les plus diverses, précédemment expérimentées : souci réaliste de *La Rixe* (*La Bagarre*) de saisir et d'évoquer les êtres sur le vif ; détachement ironique d'un « je » incisif et sans (auto-)pitié, comme dans *Le Bibliothécaire* (*Le Libraire*) ; grossissement caricatural du trait naturaliste, caractéristique des *Enseignants* (*Les Pédagogues*) ; hantise arithmomaniacque de la précision du narrateur de *L'Avaleuse* (*La Commensale*) ; torrent idéo-verbal de *L'Élucubration* (*L'Incubation*), rageant d'impuissance contre l'incontrôlable absurde de la vie (et de la mort) ; souffle nombreux et concret de la parolade épique à saveur originelle ou primale (dirais-je en sollicitant un peu les termes psychanalytiques) des *Hominiers* (*Les Anthropoïdes*) . . .

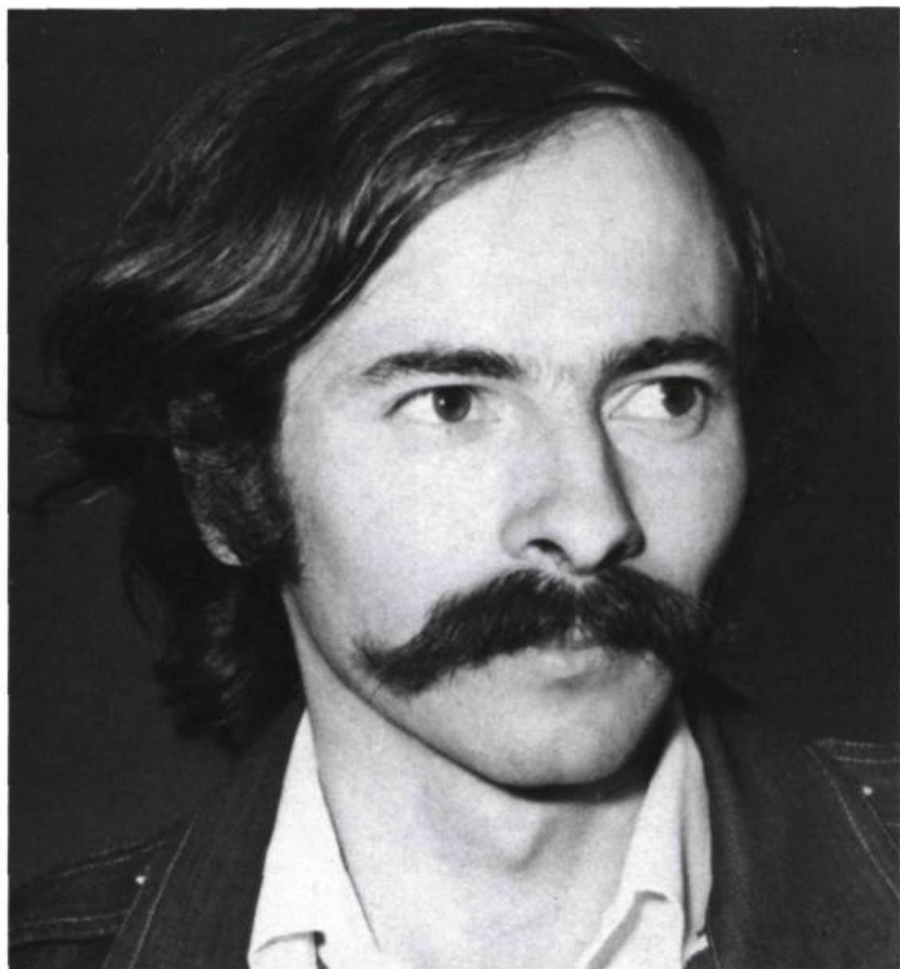
Ce *Semestre*, qui se lit avec plaisir, est un puissant ouvrage de synthèse, l'une de ces oeuvres d'aboutissement où un grand romancier au sommet de son art peut oser sans impudeur, mais



aussi sans vergogne, se mettre à nu. Il s'inscrit chez l'écrivain Bessette dans une conjoncture de véritable récupération. Outre l'opération « mémoires », entreprise avec *Mes romans et moi* (paru six mois avant *Le Semestre*) est-ce une réparation de toute l'oeuvre qu'entament les rééditions de *La Commensale* (1979) et du *Cycle* (1980) ? La sortie récente de *La Garden-party de Christophine* (1980) va dans le même sens. En même temps qu'il y publie ce récit-dialogue qui donne son titre au recueil, l'auteur réunit cinq nouvelles écrites dans les années 60 et qui ont toutes eu leur importance, à leur heure, dans l'évolution du romancier : *L'Accident*, *L'Emplâtre* et *L'Extrême onction* appartiennent à une veine créatrice antérieure à *L'Incubation*, cependant que *Grossesse* marque une transition vers la « modernité » du *Cycle* et que *Romance*, ce « drôle de récit-poème » en une seule phrase, est la seule oeuvre de Gérard Bessette qui garde tel quel son titre quand Omer Marin la prend à son compte et l'explique, dans *Le Semestre* (p. 260-261).

Le moins qu'on puisse dire c'est que, si Gérard (Omer Marin) Bessette a voulu anticiper sa retraite, celle-ci semble s'amorcer dans une sorte d'euphorie très active. La liberté conquise devrait nous valoir, dans les années qui courent, une impressionnante et toujours originale production.

Réjean Robidoux



Le Roman III

## La tendresse et l'eau salée

Quand la voile faseille de Noël Audet

À quels signes reconnaît-on un grand écrivain ?

Je serais bien en peine de répondre à cette question sinon de dire que cela se sent par l'écriture et par le ton.

En lisant l'essai de Gabrielle Poulin (*Le Roman du pays 1968-1979*<sup>1</sup>) j'ai

retrouvé, même s'il ne s'agissait que d'extraits cités, le son si particulier de Victor-Lévy Beaulieu. Celui qui fait que je m'aplatiss toujours devant son talent. Victor-Lévy, à force de travail et de croyance, a créé son style, reconnaissable entre mille autres. À tout coup, il signe sa page.